

L'ANTIJUIF, L'APACHE
ET L'ANARCHISTE :
examen d'une série criminelle

PAR YVES PAGÈS

Forcené, *ée, adj.* Qui est hors du sens. Passionné pour. Furieux.

Littre

Le sort réservé dans un texte littéraire aux assassins, apaches, marlous, bandits, estampeurs... n'est jamais indifférent. Leurs épopées à rebondissements portent souvent en elles l'ébauche d'une fiction. C'est le cas banal entre tous : le fait divers comme matrice romanesque. Ce n'est pas lui qui nous intéressera ici. Nous voudrions prendre en compte un rapport plus secret entre l'œuvre de L.-F. Céline et certains coups d'éclat criminels, mettre à jour ce qui semble effacé, brouillé, détourné de ses fins, dans cette relation du texte au destin hors-la-loi, ce qui, d'une façon transversale, redonne aux prouesses illégales une portée esthétique ou éthique, un horizon socio-politique débordant le calque événementiel. Pour cela, nous avons très étroitement délimité le terrain de notre recherche pour ne conserver que trois cas exemplaires : Guérin, Liabeuf et Bonnot, dont il est fragmentairement question dans les textes de Céline. Si nous nous sommes focalisé sur ces trois personnages, c'est que nous avons cru déceler en eux les éléments d'un puzzle atypique¹.

Le cas Guérin²

Le 13 août 1899, Jules Guérin, disciple du défunt marquis de Morès, ancien délégué général de la *Libre Parole* de Drumont devenu député d'Algérie en 1898, chef de la Ligue antisémite et directeur du journal *L'Antijuif*, refuse de se rendre à la police et s'enferme dans le local de son organisation, l'hôtel particulier

du 54 rue Chabrol, avec une poignée de militants du «Grand Occident de France». Trente-neuf mandats d'arrêt viennent d'être lancés contre les «Ligues patriotiques» de Déroulède après l'agression à coups de canne du président Loubet à Longchamps. L'agitation nationaliste et xénophobe connaît alors un regain d'intensité (tentative de coup d'état de Déroulède deux mois plus tôt), alors qu'on juge en révision Dreyfus à Rennes. Drumont a échappé à la rafle. Le moment est venu pour le second couteau Guérin de se mettre sur le devant de la scène. Le siège du «fort Chabrol» va durer quarante jours. Badauds et sympathisants vont errer chaque jour aux alentours du quartier de la gare de l'Est et créer une sorte d'abcès de fixation politique spectaculaire, à mi-chemin de la farce et du drame. On apporte des victuailles aux assiégés par quelques ingénieux stratagèmes qui font le délice des journaux populaires. Le forcené Guérin fait la une du *Petit Journal* (un million d'exemplaires), trois fois de suite. Les policiers chargés du siège repoussent inlassablement la foule hors du périmètre interdit. Une émeute a lieu au terme de la première semaine. Un millier de bouchers de La Villette, bastion de l'extrême-droite antisémite, viennent affirmer leur solidarité à leur compagnon. Les seules mousqueteries notables entre assiégés et policiers ont lieu le 25 août, le jour de la Saint Louis. Le 19 septembre, Loubet gracie Dreyfus. Le «fort Chabrol», comme on dit déjà, ne fait plus la une. La foule est lasse du feuilleton politique de l'été : «*l'odeur des ordures jetées des fenêtres de l'immeuble cerné est devenue insoutenable*», lit-on dans le *Petit Journal*. La nuit du 20 septembre, le préfet Lépine somme Guérin de se rendre sous peine d'être tué pendant l'assaut. Ce qu'il fait sans condition. Il passera l'année suivante en Haute Cour, sera condamné à dix ans de prison avec bannissement. Libéré en 1905, il meurt cinq ans plus tard, dans l'oubli.

Céline évoque Guérin dans *Nord* (p. 358) : «*Parlant du Fort Chabrol, souvenir de même, j'ai vu ce siège... et la reddition... [...] je l'ai vu embarquer à Ablon, par les pontonniers du premier Génie, mort de sa belle mort, quai de l'écluse... pendant la grande inondation...*» mais aussi dans *Maudits soupirs pour une autre fois* (p. 211) : «*Le Fort Chabrol dans mon enfance... la rue barrée en face de l'église [...] c'était encore avec mon père après son bureau. Ils tiraillaient par la fenêtre, ils soutenaient un siège [...] je me souvenais bien du nom de leur chef : Guérin. Mon père en parlait souvent... et puis encore quelques années... Un dimanche d'hiver à Ablon en 1910, j'avais vu partir son cercueil en bachot [...] C'était*

Guérin qui s'en allait... il était mort à La Vigie³, sa villa contre la sablière...»

Le cas Liabeuf⁴

Jean-Jacques Liabeuf, dit le Bouif, né à Saint-Étienne le 11 janvier 1886, est ouvrier cordonnier. Victime du chômage, interdit de séjour en sa ville natale pour quelques vols, il monte à Paris et travaille dans des échoppes aux alentours des Halles. À cette époque, il s'amourache, semble-t-il, de Didine Cendrillon et fréquente la Grande Marcelle, deux filles de joie de la rue Saint-Martin, surveillées de près par deux agents des mœurs, Maugras et Nons. On dit même qu'ils en ont fait leurs protégées. Dans l'idée de mieux égarer les soupçons qui pèsent sur eux, ils arrêtent Liabeuf, en juillet 1909, pour «vagabondage spécial», autrement dit proxénétisme. Liabeuf est condamné à trois mois de prison et cinq ans d'interdiction de séjour. Il purge sa peine, tout en protestant de son innocence. À sa sortie, il reprend du service chez un cordonnier et décide en secret de se venger. Pour ce faire, il économise sur sa paie et achète un revolver de 8 mm. Mais surtout, il se confectionne quatre brassards en cuir hérissés de pointes de fer, deux pour les biceps, deux pour les avant-bras. Le 8 janvier 1910, ainsi accoutré, sa cuirasse cloutée cachée sous une grande pèlerine noire, il se rend rue Aubry-le-Boucher, où il croit trouver son ancien dénonciateur. Là, il se vante de son projet dans une taverne, les Caves Modernes. Alertés, les policiers arrivent en nombre. L'agent Deray va pour le ceinturer, il s'empale aux brassards. Liabeuf lui assène huit coups de tranchet. Il blesse également l'agent Fournès à la gorge. Mais il reste encore cinq policiers sur lesquels il fait feu. Deray se relève, Liabeuf le «révolvérise», mais finit terrassé d'un coup de sabre en pleine poitrine, adossé à un mur. Revenu à lui, il a ces mots : «*Je regrette de ne pas avoir fait plus d'orphelins*». Jugé en mai 1910, Liabeuf n'a qu'un souci, prouver qu'il n'a jamais été proxénète. Il est condamné à mort. L'affaire fait grand tapage. La *Guerre Sociale*, organe des «insurrectionnalistes» de la S.F.I.O. et de la C.G.T., engage une campagne pour sa grâce avec énergie. Son directeur, Gustave Hervé, payera son soutien à Liabeuf d'un an de prison. L'exécution a finalement lieu le 1^{er} juillet 1910, pendant la nuit, dans la cour de la Santé. Des cortèges convergent vers la prison, plusieurs dizaines de milliers de manifestants. L'émeute éclate. Au cours des échauffourées, un agent de police est poignardé.

Avant de rapprocher son cas de celui de Guérin et Bonnot dans

Nord (p. 358), Céline évoque Liabeuf dans une réponse polémique à Brasillach en juin 1939 (CC 7, p. 57) : «Êtes-vous plus costaud qu'un commissaire de Police ? nouveau Liabeuf...»

Le cas Bonnot⁵

Les forfaits de la bande à Bonnot débutent en décembre 1911 : meurtre d'un encaisseur rue Ordener, à bord d'une limousine Delaunay-Belleville. On parle déjà de «l'audace des brigands» à la une de *La Patrie*. Puis, ce sont des séries de cambriolages, attaques de banque, le meurtre du policier Caby place du Havre, et enfin l'assassinat de Jouin, directeur de la Sûreté, ponctués toujours de vols de voitures du dernier cri. Le phénomène est nouveau. La légende des «bandits en auto» est née. Leurs têtes sont mises à prix. Qui sont-ils?... Bonnot, chauffeur mécanicien, Garnier dit «Raymond la Science», Carouy dit «l'homme à la carabine», etc. Ils ont vécu ensemble dans des communautés anarchistes en Belgique, puis se sont retrouvés à la Colonie de Romainville, où l'anarchiste Lorulot professe un curieux individualisme malthusien. Ils fréquentent aussi les bureaux du journal *l'anarchie*, rue du Chevalier-de-la-Barre. On y prône le vol, l'anti-ouvriérisme et l'union libre. Abandonnant les simples professions de foi théoriques, ils passent à l'acte sous l'impulsion de Bonnot. Le dimanche 27 avril 1912, Jules Bonnot s'est planqué chez un garagiste, à Choisy-le-Roi. Le garage fait partie d'un lotissement anarchiste, le «Nid Rouge», qu'un millionnaire converti à la cause, M. Fromentin, a fait construire. La police ratisse les parages à tout hasard. Trois inspecteurs se présentent devant le garage, une fusillade éclate, l'un d'eux est blessé au ventre. Le garagiste Dubois est tué. Des renforts nombreux arrivent. Le siège va durer la journée entière. Bonnot, tout seul, riposte. La foule dépasse la dizaine de mille d'après les témoins de l'époque. Le commissaire décide de faire sauter la maison à la dynamite. Pour cela, on met quelques bâtons d'explosif dans une charrette qu'on lance vers l'entrée de la bâtisse. On s'y reprend même à deux fois. Les agents s'avancent dans l'escalier, protégés par des matelas au cas où le forcené vivrait encore. Mais Bonnot s'est tiré une balle dans la tête. Moins d'un mois plus tard, le 14 mai, la scène va se reproduire à Nogent-sur-Marne. Garnier et Valet sont assiégés dans un pavillon. La foule des curieux est immense. La police, échaudée, dynamite la maison entière. On retrouvera les cadavres des «outlaws» sous les poutres et les plâtras. Pour finir, Callemine, Soudy et Simentoff sont exécutés le 20 avril 1913.

Céline évoque une première fois Bonnot dans *Mort à crédit* (p. 964) : «Y'avait toujours au moins, comme ça, à la suite des bévues tragiques, presque quatre ou cinq meurtres par an [...] Faut dire aussi pour s'expliquer que c'était juste au moment des exploits de la bande à Bonnot, qu'ils terrorisaient depuis six mois la région [...] Le possédant économe, l'épargnant méticuleux, tapis derrière ses persiennes, passait la nuit aux aguets, les mains crispées sur son arme...» On retrouve l'anarchiste bandit dans *Mea Culpa* : «Vive Louis XIV ! Vive Fouquet ! Vive Gengis Khan ! Vive Bonnot ! la bande ! et tous les autres...» (CC 7, p. 32). On le croise à nouveau dans une réponse à une enquête de *Arts* de 1956 : «J'ai eu à lutter contre mon père parce que je voulais changer de classe [...] vous n'imaginez pas la sévérité absolue qui régnait dans les mœurs du petit peuple : "on vole un œuf et puis un bœuf et on finit par assassiner sa mère", voilà ce que j'entendais tous les jours [...] Ravachol, Hervé, c'était des voyoux, la bande à Bonnot aussi...» (CC 1, p. 170).

Une série criminelle

Effet de masse causé par une simple juxtaposition de citations ? Bric-à-brac de souvenirs épars, mis bout à bout, simplement anecdotiques ? Nous ne le croyons pas. Céline, sans se contenter d'évoquer trois faits divers atypiques, les a aussi confrontés. Il lie d'abord Guérin et Bonnot dans *Maudits soupirs* (p. 267) : «Fort Chabrol ! Ah Fort Chabrol ! et la bande alors... Bonnot... et Buzenval et Cartouches...» puis inclut Liabeuf au tableau de *Nord* (p. 358) : «La Vigie avant de partir s'était construit un genre de fortin, avec tous ses lits, tables, chaises, lessiveuse... mais finalement ils l'auraient eu !... comme ils ont eu Bonnot, Liabeuf et le Fort Chabrol...» Ce passage à une vision de groupe, cette ouverture panoramique sur un trio hors-la-loi qui fait corps, qui forme un triptyque à part entière, fonde la présente étude. Céline est passé d'une mémoire chaotique chargée des images d'Épinal d'une époque à un vrai ordonnancement littéraire. Dès lors, nos trois outlaws ne doivent plus se comprendre que par effet de série. Simples ornements secondaires *a priori*, ils doivent maintenant être considérés, ainsi que les triptyques de la chrétienté primitive, comme les figures originelles d'une narration secrète.

Henri Godard, dans une note de *Nord* (*Romans II*, p. 1164), nous donne les bases de ce trio : «ces trois faits divers eurent en commun d'engager la police parisienne dans un combat rangé contre ses adversaires». Disons qu'ils forment, *grosso modo*, l'ar-

chétype du *forcené*. Tous trois, entrés en rébellion pour des motifs divers, ont agi semblablement, refusant de se rendre, supportant un siège armé et menant une lutte inégale, perdue d'avance. Ce sont, au pied de la lettre, des *desperados*. Cette vision est bien sûr schématique. Elle passe trop vite sur ce qui demeure incompatible entre leur destin singulier, sur ce qui les différencie radicalement. Elle occulte les résonances et dissonances qu'induit en profondeur le rapprochement littéral qu'opère Céline. Mais puisque *effet de série* il y a, notre étude devra entrer dans ses moindres interstices, sonder les données infimes de ses convergences, pour ne pas passer à côté de l'essentiel.

Datations, effets biographiques

La succession de ces trois faits divers pose d'abord des jalons chronologiques, met en série un ordre du vécu cêlinien. Nous voudrions relire un instant la jeunesse de Louis-Ferdinand à la lumière de ce triptyque criminel, d'après le strict agencement des dates :

— 13 août 1899. Siège du fort Chabrol. La famille Destouches s'est installée un mois plus tôt passage Choiseul. 20 septembre 1899, fin du siège. Louis, âgé de cinq ans, entre à l'école communale.

— 8 janvier 1910. Arrestation de Liabeuf rue Aubry-le-Boucher. Louis a 15 ans et demi, il vient d'entrer en apprentissage, tout près du lieu du drame, rue du Quatre-Septembre.

— 27 avril 1912. Mort de Bonnot. Louis aura dix-huit ans dans un mois. De retour à Paris, il décidera sous peu de remplir ses obligations militaires. L'incorporation aura lieu six mois plus tard.

Sous cette trilogie affleure une chronologie cachée. Guérin-Liabeuf-Bonnot scandent à leur manière l'enfance de Céline. Les dates concordent avec les déménagements familiaux et professionnels du jeune Destouches, d'abord. Mais surtout, la série redécoupe la biographie cêlinienne en trois : avec Guérin commence l'expérience scolaire, avec Liabeuf l'expérience des petits métiers, avec Bonnot se profile l'engagement militaire, autant de césures sous-jacentes, qui se retrouveront dans l'agencement romanesque cêlinien. Guérin-Liabeuf-Bonnot font signe et génèrent un autre triptyque symbolique à trois battants : École-Apprentissage-Armée. Deux séries se font face, l'une ordonnant des rébellions « anti-sociales », comme on disait alors, l'autre des disciplines socialisantes, et par leur juxtaposition, annoncent la relecture d'une

enfance normale par un calendrier criminel. Série des dérèglements de la révolte et série des règles scolaire, laborieuse et militaire se chevauchent, premier indice d'un art majeur chez l'écrivain, celui du contrepoint.

Notre triade connaît d'ailleurs un prolongement romanesque dans l'esthétique feuilletonniste 1900. Du Fort-Chabrol peut se déduire le Zévaco des *Pardaillans*⁶. À l'affaire Liabeuf, on peut adjoindre celle de *Casque d'or*⁷, à celle de Bonnot les premières aventures des *Pieds Nickelés*⁸. Autant de légendes enfantines, de vaudevilles encanaillés et artificieux, dirons certains. Justement. C'est le signe distinctif de l'époque évoquée par Céline qui sut faire passer dans son imaginaire immédiat les éléments romancés de ses failles sociales, qui formalisa à mesure sa propre subversion, stylisa la révolte des bas-fonds en un aller-retour permanent du fait divers au music-hall, du « massacre » à la « bagatelle ». Qu'il y ait eu ici effet parodique épanchant la lutte sociale extrême dans tel mot d'esprit, la neutralisant en satire sans conséquence, c'est indéniable, mais ces figures affadies du nihilisme, connotées par Céline, se réamorcent soudain, recouvrent leur force en suspens, s'incarnent sous sa plume dans un nouveau corps politique. L'ami de Céline, Pierre Monnier, ne s'y trompera pas, en publiant un livre intitulé : *Les Terribles : Fantômas-Lupin-Chéribibi*, juste avant un recueil de textes sur les *Anarchistes*, réactivant le fond tragique de ces petites « féeries » fin de siècle⁹.

Deuxième jeu de datation, entre le fort Chabrol de 1899 et le massacre de la bande à Bonnot en 1912, Céline circonscrit à sa manière la Belle-Époque. Mais au-delà de l'effet emblématique, il faudrait mettre à jour le travail de *clôture* qu'imprime notre triade de forcenés à cette période. Comme l'anarchiste Borokrom, ils sont des « archanges » chus, assiégés, lynchés, dynamités, pris « au déclin de leur aventure ». Ils brillent de l'éclat des vaincus, du panache de la défaite. S'ils font « légendes », comme Boro, c'est parce qu'ils annoncent la défaite des défaites, la Guerre¹⁰, parce qu'ils sont ces microcosmes guerriers, signes avant-coureurs d'un monde finissant, avec ses formes subversives propres, ses rébellions singulières bientôt révolues. Chacun de ces trois faits divers résume et clôt un type de comportement daté, comme si le grand deuil qu'allait faire porter la Première Guerre Mondiale tenait plus aux défaites des mentalités et aux petites morts de l'esprit de révolte, qu'à son atrocité même.

Reprenons la même question différemment. Il existe dans les romans de Céline un autre trio meurtrier, Landru-Petiot-Bougrat,

«trilogie des criminels célèbres auxquels il se réfère à tous propos dans ses romans», comme nous l'indique Henri Godard (*Romans*, II, p. 1064), triptyque qui semble faire écho terme à terme à celui qui nous occupe ici. C'est si vrai que l'auteur, dans *Mea Culpa*, va jusqu'à confronter nommément Bonnot et Landru : «Vive Bonnot ! la bande ! et tous les autres ! Mais pour Landru pas d'excuses ! Tous les bourgeois ont du Landru !» (CC7, p. 32). Le cas Landru, premier procès retentissant d'après-guerre (1919-21) répond strictement au procès de la bande à Bonnot (1913), dernière grande affaire criminelle d'avant 14. Là encore, les criminels servent à borner les époques, à cerner des laps d'Histoire. Il faudra se demander tout à l'heure ce qui a changé, d'une série à l'autre, ce qui s'est perdu avec Bonnot, perverti avec Landru.

Mais si la série Petiot-Landru-Bougras ne sert à Céline que de ritournelle emphatique dans sa trilogie, — «dix fois Petiot, hyper-Landru... super-Bougrat...» (*Romans*, II, p. 763) — la constellation d'avant-guerre Guérin-Bonnot-Liabeuf, au-delà de ses effets exclamatifs, génère tout au long de l'œuvre des situations romanesques sans cesse renouvelées. Le mythe du forcené ne cesse de se propager de personnage en personnage, de se transposer et de contaminer le récit celinien. Nous allons en donner quelques exemples.

Au premier plan, *Guignol's Band* où Borokrom passe en revue les différentes facettes de notre trilogie. C'est d'abord ce portrait du «bulgare» en Liabeuf : «Toujours il planquait ses engins, des gros, des petits, des minuscules, des grenades et vraies bombes à ressort, jusque dans le fond de ses doubhures...» (*Romans*, III, var. p. 1059). C'est ensuite l'épisode de la boutique Van Claben où Boro — dont l'assonance avec Bonnot paraît flagrante —, enferme Ferdinand dans la cave : «Puis Brrrouuum !!... Un tonnerre qu'éclate dans le noir!... en plein bazar plein la gueule!... Je suis écroulé sous les décombres... C'est lui qui a jeté le truc...» (*Romans*, III, p. 235) : le narrateur devenu forcené. On trouve dans le *Crapouillot* de 1938 consacré à *L'Anarchie*¹¹ un fait divers ayant pu servir de modèle aux aventures londonniennes de l'«archange» anarchiste : «Le premier janvier 1910, à Londres, quelques cambrioleurs réfugiés dans une mansarde [de Sidney Street] mettaient en échec tout ce que la Police anglaise comptait de détectives et de "Bobbies" ! Il fallait sept cents hommes et de l'artillerie pour en venir à bout. Sur le point d'être pris, les anarchistes incendièrent la maison et périrent dans les flammes. Seul, l'un d'eux, connu sous le nom de Pierrot-le-peintre, arrivait à s'échapper». S'agissant d'émigrés

russes, la filiation avec Boro est d'autant plus vraisemblable.

On trouvera dans *Mort à crédit* (pp. 611-12) un autre épisode troublant, l'évocation de l'oncle Arthur, «ravagé par les dettes [...] déménageant à la cloche de bois [...] arrimant son bazar sur une voiture avec un âne», suivant là les procédés bien connus de Monsieur Cochon, chef charismatique de la Ligue des Anti-Propriétaires, au début du siècle. On notera à ce propos que Monsieur Cochon, idole des sans-logis, fut aussi un forcené célèbre. Le 31 janvier 1912, il se barricada avec femme et enfants dans un appartement de la rue de Dantzig. Le siège dura trois jours. L'allusion est d'autant plus plausible que Ferdinand croit «le trouver ratatiné, repentant, tout à fait foireux, dans un recoin d'une cave, traqué par trois cents gendarmes... et grignotant des rats confis...» : l'oncle en forcené toujours. L'écrivain précise alors comment de tels délires lui sont venus à l'esprit : «ça se passait ça dans les Belles Images pour les forçats évadés». S'agit-il de la mutinerie des anarchistes en partance pour le bain qui eut lieu en 1894 et dont nous trouvons trace dans le *Crapouillot* sur *L'Anarchie* ou de sa version romancée, qui ouvre le premier tome de la saga des *Chéribibi* de Gaston Leroux ? Les pistes sont multiples.

On a déjà cité le portrait de Le Vigan barricadé dans sa cuisine. Il faudrait y ajouter, dans *Maudits soupirs* (pp. 210-11), celui de Ralph Soupault et de Gen Paul, pour parachever la métamorphose moderne de notre triade : La Vigue-Soupault-Jules, série similaire de forcenés. C'est d'abord Ralph Soupault qui compte «faire face» aux Alliés en se bardant le corps de «grenades anglaises» devenu comme un «baril» de poudre à la façon d'un Liabeuf moderne, qui compte aussi s'enfermer «dans sa cave qui sera sa dernière casemate» puisqu'il fera «sauter la turne, s'il vient du renfort». On pense à Guérin et à Bonnot pareillement planqués dans leur «soute infernale», «un carré des durs». Avec Gen Paul, cloîtré en compagnie de Céline dans son atelier, la transposition se poursuit. Faut-il donner de l'importance à l'homonymie des forcenés Jules Guérin-Jules Bonnot avec le surnom du peintre montmartrois ? La scénographie de la fin de *Maudits soupirs* semble nous y convier : «on est cerné dans le local», s'écrie l'auteur. La foule lyncheuse les attend dehors. «Ils me crachent à travers la grille... plein de glaviots qu'ils giclent» (p. 274). Ferdinand va tenter une sortie, protégé par la petite voiture du peintre cul-de-jatte : «Je l'harnache bien, qu'on soye en capiton de partout, des épaules, du tronc... je le barde... il est bardé» (p. 277).

On citera encore *Normance* pour sa thématique entière. La

scénographie même du roman se prête à la comparaison. Sur plusieurs centaines de pages on assiste bien au siège aérien de l'immeuble de l'auteur, rue Girardon. L'assaut du repaire de Bonnot ou de Guérin trouvent ici leur réplique au centuple. On pense évidemment au siège qu'a subi Montmartre pendant la Commune de Paris, dont il est déjà fait mention dans la série Guérin-Bonnot-Buzenval-Cartouches. Il y a du communard dans nos forcenés. Dans *Féerie I* (p. 236), leur présence fantômatique se précise : «*disloqué les persiennes... de la maison de Jules depuis la Commune... pas que ses persiennes!... toute sa guitoune!... tout branlait... et le Maquis derrière... ils en parlaient depuis la Commune...*» Ce second siège de Montmartre devient à travers la verve de Céline, dans *Féerie I* (p. 84), le double originel de l'époque tragique de Bonnot : «*Tout l'immeuble y passait! Ils faisaient sauter le quart de la Butte! Tout était préparé sous sol! en taupes les vengeurs! barils! plastic!...*» L'évocation secrète de la Commune remet notre triptyque d'assiégés dans une lignée macro-historique, nous y reviendrons.

D'autres épisodes de fiction font échos à notre série : la mise à sac du local de Courtial Des Pereires par la foule des inventeurs déçus dans *Mort à crédit* ; le progressif isolement du Phalanstère agricole bientôt assiégé par les paysans excédés, toujours dans *Mort à crédit* ; le siège de Sigmaringen, dernier «fort Chabrol» pétainiste ; même la mort du prince Rebelle assiégé par les puces dans sa *bonbonnière, pur style Empire* dans *Féerie*, enfin l'extraordinaire mise en scène de l'auteur en forcené de Meudon au début de *Rigodon*, assailli de coups de téléphone et d'interviews.

Modes de brouillages

La force de cette mise en scène sérielle dépend des affinités *a priori* contre-nature qu'elle génère, des proximités incongrues qu'elle agence. On est en droit de s'interroger sur la nature du rapport qu'entretiennent l'agitateur antisémite Guérin, le cordonnier assassin Liabeuf et l'anarchiste malfaiteur Bonnot. Dès lors que nous tentons de cerner le type de parenté qui solidarise cette constellation de faits divers disparates, nous mettons en route trois dynamiques paradoxales.

La première porte sur le recouvrement d'une époque par une autre, avec tous les effets secondaires pervers qui s'en dégagent. En effet, la confusion des extrêmes induite par notre triptyque — du libertaire à l'extrême-droitiste — prend corps, avec *Nord* et *Maudits soupirs*, dans le contexte précis de l'Occupation et de

l'après-guerre aux bi-polarisations exacerbées. Certaines transpositions résonnent alors comme des malentendus exemplaires : l'antisémite Céline dans la peau d'un Bonnot, La Vigue en forcené anarcho-collabo, Ralph Soupault, le caricaturiste fasciste mué en Liabeuf, tout comme Brasillach. Le puzzle politique en sort démembré, et le malin génie célinien, à travers ce subtil brouillage historique, peut enchâsser à plaisir deux morceaux antagoniques de la scène politique.

La seconde se nourrit de curieux quiproquos qui se répètent en cascade dès qu'il est question de notre triade. Céline inverse les rôles, multiplie les lapsus — une extrême dite pour une autre. Ainsi l'agitateur antisémite devient «*l'anar appointé Guérin*» dans *Nord* (p. 359), et ses compagnons du Fort Chabrol : «*des anarchistes... ils soutenaient un siège...*» dans *Maudits Soupirs* (p. 211). Même la bande de Ralph Soupault s'en trouve transfigurée (p. 210) : «*Y'a des vichissois, des anar, des nazis francs...*» Autant d'infimes malentendus qui bouleversent les agencements idéologiques convenus, les lois du genre politique.

La troisième porte sur les coïncidences entre extrêmes qui se font jour à l'arrière-plan de nos trois faits divers. Passons brièvement en revue ces quelques recouvrements superficiels. L'épisode du Fort Chabrol prête à une première confusion. Le 20 août 1899, alors que le siège fait la une de tous les journaux, un meeting libertaire a lieu, place de la République. La manifestation donne lieu au saccage de l'église Saint-Joseph par la foule des émeutiers. Une rixe nationaliste a opposé les forts des Halles, défenseurs de Guérin, aux gardes municipaux, trois jours plus tôt. Les journalistes de l'époque ne manquèrent pas de souligner l'effet de symétrie qui se dégageait de ces deux émeutes : l'une anti-«youtre», l'autre anti-«raticchon» comme disaient les anticléricaux d'alors¹². Imbrication anecdotique des extrêmes, parallélisme de surface, bien sûr. Mais d'autres détails nous semblent frappants. Le samedi 26 août, un drapeau noir apparaît à la fenêtre de l'immeuble assiégé de la rue Chabrol. La rumeur se répand : ce sont les anarchistes qui, passant par les égouts, ont pris la place des assaillis guérinistes. On soulignera enfin, comment de l'affaire Guérin à l'affaire Bonnot — tous deux prénommés Jules d'ailleurs —, l'adversaire policier est resté identique : il s'agit dans les deux cas du préfet Lépine. L'affaire Liabeuf possède ses propres zones d'ombre. En effet, la condamnation à mort du cordonnier titanesque scandalisa aussi bien l'ultra-gauche syndicaliste et libertaire que la droite nationaliste intégrale. Il suffit de se rapporter pour cela à la pétition

demandant la grâce de Liabeuf, on y lit les noms de Steinlein et Gustave Hervé, mais encore ceux de Séverine, Rochefort et Drumont. Cette coalition éphémère des extrêmes qui redistribue les clivages normaux du politique, on la retrouvera en filigrane avec le cas Bonnot¹³.

Recouvrement d'une époque par une autre, lapsus politique et imbrications événementielles, tels sont les brouillages induits par notre triptyque paradoxal, un faisceau de traits communs créant un champ de turbulence où les extrêmes paraissent converger. Procédé «révisionniste» évident?... mauvaise foi rhétorique?... nous croyons plutôt avoir cerné là le foyer d'une obsession célinienne : qu'est-ce qui fait corps entre champs politiques opposés ? quelle forme peut advenir à la croisée de marges adverses ?

Serait-ce alors le fameux «anarchiste de droite?»

Cette notion, trop souvent définie suivant une logique d'amalgames, ne nous satisfait qu'à moitié. Ou plutôt, il nous semble que Guérin-Liabeuf-Bonnot en donnent une approximation inédite : une hydre à trois têtes. Nous soumettrons donc son emploi dans ce texte à trois conditions de départ. L'anarchiste de droite est daté, il plonge ses racines dans l'avant 14 et doit être compris dans ce contexte historique. L'anarchiste de droite est au plus un agrégat idéologique, c'est-à-dire une pensée toujours en voie de composition et de décomposition, jamais une doctrine achevée. L'anarchiste de droite est enfin un phénomène politique sériel. Il n'existe que par la tension conjugulée de ses tentations antagoniques. Là où certains ne veulent voir que stratégie univoque, nous croyons déceler le lieu privilégié d'une ambivalence.

Un contexte pré-idéologique

La question des extrêmes convergents qui se fait jour au travers la série Guérin-Liabeuf-Bonnot dépend ainsi de la structure même du politique à une époque donnée, ici entre 1900 et 1914. Or, ce qui caractérise cette Belle-Époque, c'est un mouvement de vases communicants entre champs idéologiques opposés, une ère de basculement des opinions adverses. Mais il faut éviter les raccourcis habituels qui tendent à assimiler purement et simplement les prémisses du fascisme et les errements du socialisme maximaliste. Ces analyses partent toujours d'un point de vue macro-politique. Pour certains, il n'y aurait dans l'histoire des idées politiques que de pures filiations idéologiques. L'erreur nous semble particulièrement grave en ce qui concerne cette aube du vingtième siècle. Ce fut en effet la période privilégiée des recouplements fragmentaires,

des cheminements singuliers, des pensées sans systématisation, du morcellement des points de vue. Un champ idéologique infiniment subdivisé et recomposé à chaque débat crucial.

Si l'on devait exprimer brièvement la situation des extrêmes durant la Belle-Époque, on la résumerait ainsi : l'aile nationaliste intégrale est en voie de recomposition, tandis que l'aile anarchisante finit sa décomposition. D'un côté, la deuxième génération d'extrême-droite, celle de l'après-Drumont, est sur sa pente ascendante, autour du noyau en formation de l'Action française, renouvelée socialement par le socialisme «jaune» et intellectuellement par l'aura maurassienne. De l'autre, l'anarchisme, qui connut ses heures de gloire au cours de la décennie précédente, perd de son influence au profit du socialisme jaressien et se retrouve en minorité dans l'action syndicale. L'échec de la propagande pacifiste l'achèvera. Ce résumé schématique se veut le reflet de deux dynamiques inverses. Certains y verront la montée en puissance d'un fascisme français sur le terreau militant de l'autre extrême. Cette analyse doit être corrigée par le constat suivant : aucun de ces mouvements d'idées n'a encore achevé sa maturation idéologique. Ce sont des sensibilités encore en gestation. D'un côté comme de l'autre, les tâtonnements et les fluctuations se multiplient de 1900 à la guerre, faute d'une pure identité doctrinale. La mise en série de nos trois criminels dépend de ce contexte, comme ère pré-idéologique jamais strictement bipolarisée, toujours provisoirement redécoupée par de nouvelles césures polémiques. Les dés n'en sont pas jetés. Chaque bord peut encore affecter l'autre, partager ses combats à des fins divergentes, produire des clivages partiels, des combinaisons mouvantes. Il ne fait pas de doute que c'est là le cadre ambivalent — plusieurs trames politiques se chevauchant les unes les autres — au sein duquel Céline peut devenir un écrivain «politique».

Trois questions-pivots

On trouvera en arrière-plan de notre triptyque trois exemples majeurs de ces compositions pré-idéologiques, qui forment les sous-ensembles flous du politique à cette époque, trois domaines de turbulence — la question juive, la question de la violence, la question pacifiste — que notre série Guérin-Bonnot-Liabeuf réagence secrètement.

C'est d'abord comme épopée manquée, ratée, presque bouffonne que le Fort Chabrol évoque l'antisémitisme militant. On remarque déjà qu'avec chaque récit de ce triptyque, la trame

politique n'apparaît qu'à travers une figure de l'échec, de la débâcle, du désastre. Derrière le cas Guérin, on ne doit pas apercevoir un anti-dreyfusisme triomphant, mais au contraire le moment précis où la société française fait son deuil de Drumont, le signe daté d'une désaffection populaire pour cette génération anti-juive univoque et droitière de l'Affaire. Comme faillite spectaculaire l'épisode du forcené du Grand Occident annonce une recomposition de la question juive à partir de 1900, sur les décombres de la décennie précédente. L'antisémitisme passe alors d'un statut de noyau idéologique de premier plan à un état de commun dénominateur secondaire sur le champ politique français. En fait, la scénographie chaotique du Fort Chabrol illustre fidèlement l'éclatement du thème xénophobe, en d'autres termes sa banalisation. Le consensus fragile du dreyfusisme a implosé. On assiste autour des années 1903-1906 à une véritable hémorragie dans l'ancien camp dreyfusard : Péguy rompt avec Jaurès ; Sorel, Valois, Lagardelle, Janvion, Yvetôt, tous syndicalistes révolutionnaires, rompent avec leur origine de gauche et se rapprochent du courant monarchiste. De même Rictus, Urbain Gohier, Darien, Tailhade, tous francs-tireurs de l'anarchie, reconsidèrent leur engagement passé. Faut-il, avec Zeev Sternhell, affirmer que la mouvance révolutionnaire devient alors la matrice d'un fascisme moderne ? nous ne le croyons pas. Nous voyons bien plutôt dans ce phénomène le signe d'un abandon partiel du clivage gauche-droite à propos de la question juive au profit d'autres lignes de partage, et l'émergence d'un antisémitisme latent à l'enracinement politique équivoque¹⁴.

L'épopée Bonnot — par son arrière-plan théorique illégaliste —, et l'épopée Liabeuf — par la faveur qu'elle obtint auprès des syndicalistes révolutionnaires de la *Guerre Sociale* — illustrent les deux conceptions d'une « violence créatrice » au cours de la Belle-Époque. D'une part, le courant individualiste défend, à travers les « bandits tragiques », le principe du vol comme « réappropriation », et l'action directe comme expression d'une « révolte en acte » ou « vie impériale », c'est-à-dire non médiatisée par une attente politique. D'autre part, l'aile « insurrectionnaliste » de la C.G.T. et de la S.F.I.O. — citons Gustave Hervé, Émile Pouget, ancien rédacteur du *Père Peinard*, Pelloutier — voit en Liabeuf le héros exemplaire de la violence de masse, cette violence collective dans laquelle il décèle l'expression, « a-politique », c'est-à-dire immédiate, du conflit entre exploités et exploités. Seule l'actualisation spectaculaire et violente — le « sabotage » par exemple — de l'antagonisme social exprime un contenu social révolutionnaire.

La campagne de presse autour du « liabouvisme » (sic) et les désaccords au sein de la C.G.T. à ce propos annoncent le recentrage du syndicalisme français et l'exclusion de la plus radicale après l'échec des grandes grèves de 1910. Là encore, nos forcenés illustrent à leur façon une impasse politique datée, à laquelle la parution, en 1909, de *Réflexions sur la violence* de Georges Sorel, semble faire écho — Céline s'en souvient dans une lettre à Garcin de 1931 (cf *Lettres à Joseph Garcin*, p. 39). Un mouvement de vase communicant entre extrêmes prend alors le relais de ce débat. Dès 1912-13 se crée le Cercle Proudhon, avec Sorel, Valois, Janvion et d'autres syndicalistes révolutionnaires, véritable laboratoire d'idées de l'Action française. Une fois encore, il ne s'agit pas d'un revirement pur et simple, mais d'un éclatement équivoque d'une pensée du conflit social, l'émergence d'une zone d'ambivalence théorique.

Le coup d'éclat de Bonnot, sa mimésis guerrière prophétique et surtout la figure de l'antimilitariste Gustave Hervé, défenseur héroïque de Liabeuf — condamné à quatre ans de prison pour l'avoir soutenu —, évoquent enfin, en arrière-plan, les aléas de la question pacifiste. Le cas Hervé, que Céline range d'ailleurs aux côtés de Ravachol et Bonnot (CCI, p. 170), annonce une dernière zone de turbulence politique. Créateur au début du siècle du *Piou-Piou de l'Yonne*, adversaire acharné du tirage au sort des conscrits, Hervé symbolise toute la génération du revirement patriotard. Dès 1913, il réclame le retour de l'Alsace et de la Lorraine en France et se range désormais à la droite du chauvinisme cocardier. Avec un talent certain dans la surenchère, il rebaptise son journal *La Victoire*, en 1915, crée en 1923 le « parti socialiste national » et édite en 1924 un pamphlet intitulé *C'est Pétain qu'il nous faut*. Céline le cite d'ailleurs, avec Cousteau, comme un des « collabos » vendus par la police suisse pendant l'Occupation (CC4 p. 270). Dans son sillage, on retrouve nombre d'anciens anarchistes devenus ardents bellicistes. Citons Jean Grave, Mirbeau, Tailhade, Kropotkine, etc., tous ralliés à la fameuse Union Sacrée. Derrière Liabeuf-Hervé, on sonde ainsi le plus puissant mouvement de vases communicants entre extrêmes de la Belle-Époque, celui qui a *posteriori* sacralisé tous les autres.

On comprend mieux, à l'aide de cette série convergente, en quoi ont consisté les revirements d'alors : éclatement de noyaux politiques univoques, déplacement de clivages idéologiques traditionnels, émergences de pensées ambivalentes. À une époque où les politiques en présence n'avaient pas encore systématisé leur

position, demeuraient poreuses, il existait des *chemins de traverse* entre extrêmes. Nous en avons dévoilé trois principales, il en existe une autre, qui les inclut toutes. Si le mythe de l'assiégé, que notre triade inscrit au cœur de l'œuvre célinienne, trouve son origine dans la scénographie de la Commune de Paris, comme nous l'avons vu, c'est là aussi par l'effet d'une communion des extrêmes. On ne doit en effet pas sous-estimer la double signification du soulèvement populaire parisien de 1871. Il est à la fois symbole «nationaliste» revendiqué par l'extrême-droite, de Drumont à Léon Daudet, et symbole «révolutionnaire» fêté à l'extrême-gauche, matrice englobante donc. Premier *topos* du forcené, lieu commun des extrêmes.

Les trois domaines de turbulence délimités par la série Guérin-Liabeuf-Bonnot trouvent aussi leur prolongement dans les pamphlets céliniens, au sein d'enjeux polémiques similaires. La permanence des domaines d'oscillation du politique est frappante. On retrouve en effet dans *Bagatelles pour un massacre* ou *Les beaux draps*, les trois mêmes zones d'interrogation en suspens, un même triptyque idéologique : la question juive oscillant entre l'anti-ploutocratie bakouniniste et le racialisme droitier ; la question de la violence oscillant entre la «haine» originelle du bourgeois et la satire absolue des travers populistes ; la question patriotique oscillant entre le pacifisme intégral et l'esprit ancien combattant cocardier. Répétons-le, ce sont là des points d'inflexion faisant dériver ou coïncider diverses lignes politiques, jamais des idées arrêtées, ce sont des points de vue partiels qui s'enchaînent par série, non par système.

À cet engagement éclaté a correspondu, de 1900 à la Première Guerre mondiale, un médium politique privilégié : le genre pamphlétaire. Et c'est dans cette lignée que Céline se situe, dans le droit fil des écrivains polémistes qui se profilent derrière notre triade. À chaque cas de notre série peut s'associer en effet une famille de pamphlétaires. Derrière Guérin : Drumont et Déroulède. Derrière Liabeuf : Hervé et Almareyda. Derrière Bonnot : Libertad et Victor Serge¹⁵. Autant de filiations indirectes pour une conjugaison fragmentaire des extrêmes céliniens. À leur image, Céline n'a jamais adhéré à tel cercle idéologique, mais produit des questionnements singuliers. Comme eux, il a recréé ses propres lignes de partage, moins pris des positions que redistribué des clivages déjà constitués, renouvelé les catégories du politique.

L'émergence d'un point de vue

Mais revenons à nos faits divers, *stricto sensu*. Entre la figure du pamphlétaire et de l'assiégé, il y a un creuset commun : un mouvement de repli sur soi, comme façon de créer un point de vue. Entre le destin du polémiste et celui du bandit acculé, il y a une logique parallèle, celle du retranchement radical, de l'état de siège comme lieu d'expression du politique. Tout est affaire d'exclusion volontaire, plutôt que d'inclusion dans un ensemble préformé. À la figure de l'intellectuel «engagé» qui naît avec l'affaire Dreyfus, répond celle, clandestine, d'un écrivain dés-engagé. Et l'on ne peut comprendre l'effet de la série Guérin-Liabeuf-Bonnot, ou l'effet polémique de Céline, sans y voir un désir d'auto-marginalisation, un processus en suspens qui passe par des lieux d'interrogation, mais qui ne s'arrête jamais en cours. Ceux qui s'essayeront à immobiliser Céline dans telle ou telle pose, telle ou telle fixité idéologique, se trompent à coup sûr. Cela n'aura jamais été qu'une fuite en avant, un procès sans fin.

Reprenons notre triade criminelle, cas par cas. La dynamique qui anime Bonnot n'est pas simplement minoritaire, au sens où, en tant qu'anarchiste, il s'opposerait au fait social majoritaire, et pourrait ainsi se définir une bonne fois pour toutes. Il s'agit au contraire d'une chaîne complexe de minorisations d'un point de vue politique. Bonnot est pris dans un phénomène de surenchère extrémiste. Comme individualiste, il s'exclut aussi de l'anarchisme, fait figure d'«agent provocateur» aux yeux de sa propre famille politique. Sans entrer dans le détail, il faudrait préciser la nouvelle minorité qu'il crée au sein du mouvement individualiste, sous-ensemble «illégaliste» publiant le journal *l'anarchie*, et même les clivages qu'il reproduit dans cette sous-tendance, opposée, elle, au meurtre gratuit. Engagé dans un procès d'atomisation groupusculaire, dont il devient peu à peu le seul noyau indivisible, Bonnot peut enfin devenir forcené. On objectera que ce sont des jeux de fractions trop subtils pour être pris en compte. Et pourtant, c'est là le ressort même, ce qui rend possible un passage à l'acte, de l'assiégé. Dans la figure du forcené se trouve rétracté au plus haut point un itinéraire de dissociation.

Le coup d'éclat de Guérin suit un cheminement semblable. Peu à peu séparé de Drumont, puis du marquis de Morès (on surnommait Guérin «matamorès»), puis de son concurrent Déroulède et de ses ligues patriotiques, il devient une sorte de «chef de bande», d'après Léon Daudet. En s'enfermant dans son fortin de la rue

Chabrol, il se retranche un peu plus de sa famille politique, découpe une nouvelle fraction de l'ultra-nationalisme, presque un sous-ensemble vide. Ici commence sa dérive proprement paranoïaque, diront certains, en lisant le testament politique de Guérin, *Les Trafiquants de l'antisémitisme*¹⁶, où il accuse Drumont et Déroulède d'être payés par les juifs. Cette ultime figure de style du forcené, nous la retrouvons mot pour mot chez Céline.

Ce n'est qu'au terme de ce processus de sur-marginalisation que Guérin et Bonnot peuvent se rencontrer, faire série, non pas parce que deux extrêmes se touchent, mais par le parallélisme des procédés employés, comme résidus d'un même processus. On ne peut plus les définir comme minoritaires de tel ou tel parti, mais comme noyaux en voie de perpétuelle minorisation, et c'est cette dynamique de retranchement qui les définit. Il s'agit là de ce qu'on appellera un *passage à la limite*. Soustraits aux antagonismes normés, exclus des conflits balisés, Bonnot et Guérin passent d'une identité politique assignable à un hors-champ. Ils se retrouvent ensemble, parce que sans catégorie, à contre-courant de tout engagement.

La quête d'une extériorité

Nous venons de voir comment certaines convergences aux extrêmes suivent des logiques paradoxales. Se retrancher en-deçà des ensembles idéologiques, soutenir le siège indifférencié des Opinions, tel est le premier effet du forcené, créer une extériorité au politique, un œil au cyclope exactement. Mais déjà, on pressent que cette quête des marges touche à d'autres dimensions de la vie collective.

Guérin se voulait «le symbole du petit patronat vaincu par les seigneurs de la finance», et comme Drumont, il trouvait dans son sillage commerçants, boutiquiers, forts des Halles, colons d'Afrique du Nord et nobliaux¹⁷. Liabeuf prolonge l'image d'Épinal de l'artisanat des faubourgs. Bonnot et sa bande drainent quant à eux tout l'imaginaire des apaches et «réfractaires économiques», mouvance sous-prolétarienne en voie de désocialisation : réfugiés, typos, jardiniers, trimardeurs, sans-travail etc. D'un point de vue marxiste, on dirait qu'ils ne sont pas agis par le même type d'intérêts, qu'ils n'ont rien de commun socialement. Et pourtant, leur effet de série justifie une nouvelle ligne de partage.

À ce stade de la révolution industrielle, les petits commerçants ont à faire face à l'emprise grandissante des manufactures et des grands magasins, et l'artisan à se défendre contre le risque de

«déchoir» simple ouvrier. L'ancienne noblesse, en partie ruinée par la paupérisation rurale, vit à contre-trope elle aussi. Tout en bas, ceux que Marx nomme le Lumpen Proletariat, entourés de l'aura incertaine d'une classe dite «dangeureuse», créent dans l'esprit du temps une sorte de hors-champ social. Ce sont «les déclassés», le «Cinquième État»¹⁸. Ainsi, chacun dans son domaine, suit une même pente, une même logique de déclassement. Il n'y a de Guérin à Bonnot, ni exploités, ni exploités, mais des résidus sociaux en voie d'exclusion. Ce qui unit cet agrégat *a priori* disparate, c'est un mouvement commun de repli, à des degrés divers, hors les catégories de la redivision moderne du travail, un processus de dé-classification. Telle est l'équation induite, par notre trilogie criminelle : «*Ni au peuple, ni au Crédit Lyonnais*», comme Céline l'écrit à Élie Faure (*L'Herne*, p. 75)¹⁹.

Il existe un tiers à l'antagonisme bourgeois/ouvrier, une *extériorité*, un entre-deux défini par désidentification sociale. Liabeuf en est le symbole ultime. Rejeté par le prolétariat syndiqué²⁰, haï par la bourgeoisie terrorisée, Liabeuf s'exclut des catégories modernes du Travail, à l'aide d'un pur savoir-faire désuet. Son meurtre, à coups de tranchet et de brassards cloutés minutieusement façonnés, porte aux nues l'artisan dans le mouvement même de sa disparition.

Il faudrait ici revenir à l'autre série — Landru-Petiot-Bougras — pour mieux marquer sa différence. Contrairement à Liabeuf, le docteur Bougras retourne son savoir-faire de médecin contre ses patients, tout comme Landru qui assassine en rentier bourgeois. Bougras renie sa part d'artisanat, à l'inverse de Liabeuf qui la sacralise. Ainsi la série Guérin-Liabeuf-Bonnot est celle des luttes ouvertes contre les représentants de l'Ordre, toujours sous de nouvelles formes, tandis que la série d'après-guerre ne fait que reproduire le même assassinat clandestin, sur un seul et même modèle. Si «*Landru n'a pas d'excuses*», comme le dit Céline dans *Mea Culpa*, c'est parce qu'il est du côté du machinisme moderne. Landru et ses semblables annoncent le meurtre standard, le crime à la chaîne, contrairement aux déclassés Guérin-Liabeuf-Bonnot. Avec eux commence l'ère industrielle des techniciens du crime, des ingénieurs de l'incinération. Un fait divers socialement conforme.

Notre triptyque illustre enfin une sortie hors l'Histoire, un «à-côté» de l'idéologie du Progrès. Que ce soit Guérin, seigneur de guerre, se retirant dans son semblant de château fort, ou Liabeuf renouant avec des légendes «krogoldiennes», sorte de Roland au harnachement archaïque, ou Bonnot, nouveau bandit de grands

chemins, tous trois incarnent des idoles anciennes, des figures mémorielles qui réécrivent l'histoire sans souci d'archaïsme. Se sont déposés dans leurs épopées tragiques comme des pans entiers du passé : les processions de bouchers dans les ruelles du Moyen-Âge, les emmurés vivants, les jacqueries qui suivent les exécutions capitales, la Ligue de 1572, le bandit Cartouche ou Mandrin, la Commune de Paris. Guérin-Liabeuf-Bonnot, Céline les a placés dans son œuvre comme des gisements d'éternité. Trois vecteurs trans-historiques²¹.

La permanence de certaines figures de la révolte au cours des siècles renvoie à une esthétique de l'éternel retour des vaincus, esquisse déjà une réfutation de tout progressisme historique. En effet on a déjà remarqué la propension qu'a Céline à agencer ensemble tous les moments de crises historiques, à les mettre à plat, suivant tout un réseau de rapprochements poétiques, mais ce qui frappe, c'est la rémanence d'une mythologie de perdants, d'exclus, de persécutés, comme si l'évolution historique ne concernait que les maîtres, leurs techniques de domination, leurs arcs-boutants moraux. Les laissés-pour-compte, eux, sortent de la logique historique pour entrer dans une scénographie immuable, comme si l'Histoire ne rendait pas compte de la totalité de son cours, mais seulement du progrès des vainqueurs, comme si l'épopée de la révolte qui s'y joue ne faisait pas partie de sa temporalité. Là encore notre triade ébrèche le monolithisme historique, fonde une résistance au Progrès, une *extériorité involutive*. Deux pôles se dégagent de cette représentation : d'une part, le Progrès comme prise de l'Histoire sur les hommes, d'autre part, la Révolte comme déprise de l'Histoire, fuite à rebours, plutôt que fuite en avant.

L'élan d'individuation

Nous devons parcourir ce long cheminement, passer par tous ces jalons du détachement, accompagner le forcené jusqu'en cette quête de l'extériorité absolue, hors Politique, hors Social, hors Histoire. En effet nous n'avons dévoilé ici qu'une posture symbolique, une scénographie théorique. Non pas assailli par une brigade d'agents de police, mais cerné par toutes les totalités dont il s'est peu à peu détaché, le forcené retranché, c'est-à-dire infiniment subdivisé, en marge de toutes catégories valorisantes, identifiantes, assimilantes, peut se définir maintenant comme un *individu* à l'état brut. Ce dont il s'est séparé, c'est avant tout du fait de «masse», des effets de «groupe». Il est devenu suivant la maxime des membres de la bande à Bonnot : «*L'Un contre Tous*», l'Uni-

que stirnerien. La scène assiégeant/assiégé est d'ailleurs rituelle chez Céline. On se rappelle la foule voyeuse du Bois de Boulogne dans *Mort à crédit*, celle hystérique qui poursuit Sosthène à Pica-dilly, dans *Guignol's Band*. On connaît la récurrence de l'image du «cirque romain», lieu de mise à mort de l'esseulé, mais surtout de ressourcement des liens sociaux²². Mais ce qui, dans cette imagerie célinienne du forcené, doit nous intéresser, c'est une fois de plus la lignée dans laquelle elle s'inscrit. De fait, il en partage l'obsession avec le milieu individualiste du début de ce siècle. On trouvera dans les journaux et ouvrages de cette tendance de très nombreux récits de faits divers mettant en scène ces forcenés allégoriques. La gloire de l'assiégé semble servir, dans la mouvance individualiste, d'emblème esthétique, d'illustration théorique exemplaire et de rite d'initiation à la révolte. Notre triade trouve ici sa vraie parenté naturelle. Pour preuve cet extrait d'un fait divers rapporté par Libertad dans le *Culte de la charogne*²³ :

Deux cent trente pétards portant cent grammes de mélinite sont placés [...] C'est une lueur intense qui enflamme l'horizon, une épaisse fumée et c'est la clique qui vocifère, qui hurle [...] Et l'homme meurt, peut-être dans les débris fumants de la bicoque ; les défenseurs de l'ordre attendent [...] On cherche, on ne trouve pas. L'homme n'est pas là. La peur reprend le troupeau. S'il allait surgir de quelque pan de mur et canarder à son aise les chiens qui envahissent son terrier. Mais une clameur s'entend. Un cri de victoire. La danse du scalp gigote dans cette foule en délire [...] L'homme est pantelant, le visage couvert de plâtras. Il dormait lors de la détonation terrible, il a été précipité en l'air, est retombé couvert par les murs et les poutres. Et il s'est sauvé, affolé, terrifié, vaincu par la douleur stupéfiante [...] C'est fini, ça va s'écouler, reprendre leurs fonctions, voler, violer, assassiner légalement. Et nous, nous revenons plus forts, plus puissants à notre idée. Nous aimons l'homme, nous haïssons la foule. Nous, nous répétons le cri de cette feuille : Contre les bergers, contre les troupeaux !

On l'a compris, dans ce processus de marginalisation, l'individu seul peut se définir comme sujet, puisque les résidus collectifs du Progrès ou du Politique, tous ceux mis hors jeu par la guerre, par le travail machinisé, l'alcoolisme, ces pans entiers de société qui régressent, involuent, s'excluent, à la manière du forcené, ne sont que des résidus passifs, agis par défaut. Lui seul a un devenir légendaire, parce qu'il s'exclut positivement du corps social. L'effet premier du forcené est donc de créer une césure spectaculaire entre l'un et la masse, conforme par définition à ses intérêts sociaux ou à son «opinion publique». Son effet second est plus secret. Hors-champ, hors-classe, hors-temps, le forcené procède à une ultime dissociation, il se détache du révolutionnaire sur fond

de révolte. Notre triptyque criminel rompt en effet subtilement avec les devenir militants de l'assiégé. Par leurs agissements atypiques, ils se retranchent des virtualités émancipatrices qui auraient pu naître en eux. Guérin se coupe des branches parlementaristes de l'antisémitisme officiel, Liabeuf s'écarter de la ligne des syndicats révolutionnaires, Bonnot se déconsidère auprès des anarchistes militants. Frères ennemis, le forcené et le révolutionnaire perdent toute consanguinité, faute d'un espoir, d'une finalité, d'une utopie commune. Dans sa logique formelle, le forcené a même quelque chose du «contre-révolutionnaire» : il bouche, barricade, colmate les voies de sortie. Il se prive de l'issue que l'émancipateur annonce et cherche à libérer. Il se sépare de ce qui est encore du côté de la masse, de la psychologie des foules dans l'élan de révolte.

La série des «indics»

Telle est la limite nihiliste du principe de dissociation du forcené. À ce stade de notre analyse, notre série criminelle connaît une dernière métamorphose. C'est Guérin que Céline accuse d'être une «bourrique» (*Maudits soupirs*, p. 211), c'est Bonnot et tous les anarchistes, à l'image de la «doublure» Boro, qu'il suspecte d'être «noyautés par la Police». La triade se retourne alors contre elle-même et devient, aux deux extrêmes, celle des «balances», celle du double-jeu permanent. Céline n'écrit-il pas en 1953 (*Lettres à Deshayes*, BLFC, p. 57) : «L'Antisémitisme est comme l'Anarchie — pourrie de policiers»? L'écueil ultime du forcené serait donc cette métamorphose en indicateur, quand la provocation se mue en une figure de l'agent provocateur. Au terme de son cheminement hors normes, aux confins de sa quête d'extériorité, le forcené se verrait donc réintégré, «renormé», comme s'il avait réintériorisé ses lois et les forces dont il s'était défait. Soudain, ce qui semblait irréversible dans sa fuite en avant devient mode de réversibilité maximale.

On peut se demander quel sens confère Céline à cette dernière mise en perspective de notre série. Faute de trancher, nous proposons ici deux interprétations distinctes. D'un côté, le polémiste forcené prend la mesure du risque encouru, dénonce l'ombre portée sur lui, l'éternel retour du soupçon dont il doit sans cesse se déprendre. D'un autre côté, il semble vouloir clore le mythe du forcené sur un paradoxe supplémentaire, condamner une dernière issue, comme si le pamphlétaire ne pouvait finir qu'assailli par un

doute contre lui-même retourné, toujours au bord d'un dédoublement intériorisé des extrêmes. En guerre civile.

Quelques voies de recomposition

Mais ce risque mortel n'est pas à notre avis le dernier mot de Céline. Contrairement à beaucoup d'idées reçues, le «pessimisme» célinien, qui s'incarne concrètement dans la figure du forcené et de son «impasse», n'est pas strictement clos sur lui-même. S'il bute sur un horizon policier, comme l'anarchiste Boro sur son devenir-despote, il emprunte aussi d'autres chemins, des voies de traverse. Les possibles de l'assiégé, comme réarticulation de l'Un avec une socialité autre, doivent se penser à partir de l'héritage individualiste d'avant 14, véritable matrice de personnages a-normés, d'originaux, de vécus singuliers²⁴. C'est dans cette tradition qu'il faut repenser les socialités alternatives et les pluralités marginales qu'a générées Céline dans son œuvre et sa vie. Un vaste bestiaire d'«en-dehors» :

L'Un-sauvage : Céline en sa tribu africaine ; Céline et son chat, ses molosses, son perroquet.

L'Un-Robinson : L'alter ego de Céline dans *Voyage*.

L'Un-aristo : Céline en gouverneur de Saint-Pierre et Miquelon.

L'Un-exilé : Céline au Danemark ; Céline rêvant de fuir en Nouvelle Calédonie.

L'Un-utopique : Céline en jeune phalanstérien agricole.

L'Un-cynique : Céline en vieux sage reclus à Meudon.

L'Un-nomade : Céline en trimardeur européen.

À négliger la portée de ces fictions individualisées, on passerait probablement à côté de l'ambivalence célinienne, car ce ne sont pas de simples rôles pittoresques, types atypiques, mais plutôt les versants créateurs du forcené, ses doubles positifs. Il existe d'ailleurs un ultime modèle de recomposition de l'assiégé avec le monde chez Céline, celui de la *bande*, peut-être celui qui génère tous les autres : bande à Bonnot bien sûr, bande des apaches induite par le mythe Liabeuf, bande des bouchers du siège du fort Chabrol, etc. Derrière notre triade, les bandes se multiplient, dégageant une issue hypothétique au forcené, le sauvant de sa réclusion volontaire. Si «la bande de potes» nous semble si essentielle, c'est qu'à travers elle Céline ébauche un premier armistice entre socialité et individu, dégage d'un fond nihiliste de déconstruction un vecteur vital, une dynamique de contagion. Et c'est après tout la seule forme vive qui paraît devoir réconcilier tous les pôles

adverses, libérer les forces réfractées, repliées sur elles-mêmes de l'assailli, sans trahir son principe, simplement en lui rendant une puissance d'association. La bande est issue d'une démultiplication offensive du forcené: bande bohème de Montmartre, bande des «*mômes idiots*» dans *Rigodon* et des chapardeurs de Blème-le-Petit, bande des maquereaux anglais... «L'un-en-bande» poursuit la visée de «L'un-contre-tous». Qu'on ne se leurre pas, cet effet de meute, dont les conséquences ne sont ici qu'esquissées, n'est pas anecdotique, mais tout à la fois subversion du politique, échappée hors du social et esthétique de l'existence.

Elle produit aussi sa loi narrative. En effet, si la mise en bande du monde est le résultat d'une épopée individualiste, c'est aussi la clef de voûte d'une stylistique. Et la boucle de notre étude se trouve ainsi bouclée. Guérin! Liabeuf! Bonnot! Tel est le modèle rythmique, le foyer poétique de la verve célinienne. Celui qui vit en bande écrit par séries. Celui qui vit par séries d'individus écrit par bandes de noms propres. On sait bien que le bloc de noms propres que forme notre triade criminelle n'est pas un élément isolé dans l'écriture célinienne, mais son art poétique même. Chez Céline, les brèves successions de noms propres découpent toujours dans le texte des champs autonomes, des sous-ensembles exclamatifs, unifiant en un bloc tout un matériau topographique, historique, politique disparate. Cosmologie de peuples, de races, de noms de rues, d'hommes politiques, de mages, de rois ou d'écrivains, ces agencements de noms propres font bandes au pied de la lettre. On en trouve d'ailleurs la preuve ultime dans une citation de *Mea Culpa*: «*Vive Pierre Premier! Vive Louis XIV! Vive Fouquet! Vive Gengis Khan! Vive Bonnot! la bande!...*» Ici la bande des anarchistes-despotes devient série textuelle et vice versa. Il faudrait étudier l'infléchissement du style célinien sous cet angle. Sa mue à partir des pamphlets doit beaucoup à cette écriture sérielle. S'y opposent cette fois deux types de séries-bandes, l'une tendant vers la foule, l'autre vers le noyau atomisé, d'un côté les coalitions raciales de masse, petits agrégats d'amis de l'autre. Le pamphlet est à cette croisée: une écriture qui brasse des noms par affinités, qui les met en proximité, par petits chapelets, tandis qu'elle vitupère des pans entiers de races, qu'elle voue aux gémonies les massifications adverses.

YVES PAGÈS
(Paris)

NOTES

1. J'étudie dans une thèse en cours tous les éléments de convergence entre l'esprit célinien et le débat d'idées de la Belle-Époque. Deux thèmes majeurs trouvent leur ébauche dans cette étude: les modes de convergences entre extrêmes et la figure théorique de l'anarchiste individualiste.
2. Sources: collection du *Petit Journal*; *La Droite révolutionnaire 1885-1914* de Zeev Sternhell, Le Seuil, 1978; *Histoire anecdotique de la Belle Époque*, de Gérard Guicheteau, Le Pré aux Clercs, 1984.
3. On peut voir dans l'assonance de «*La Vigie*» et de «*La Vigie*» l'esquisse d'un Le Vigan en forcené. D'autre part, la scène finale de *Goupi mains rouges* présente l'acteur assailli au sommet d'un arbre, comme en haut d'une vigie, tandis que la foule se presse en bas.
4. Sources: collection de la *Guerre sociale*; *L'Épopée de la révolte* d'André Mahé, Denoël, 1963; *Crapouillot* n° 50, d'octobre 1960, consacré aux *Erreurs judiciaires*; *Mémoires d'un révolutionnaire* de Victor Serge, Le Seuil, 1950; *Souvenirs sans fin* d'André Salmon, Gallimard, 1955.
5. Sources: *The Bonnot Gang* de Richard Parry, Londres, Rebel Press, 1987; *Les Bandits tragiques* de Victor Méric, Kra, 1926; *Le Mouvement anarchiste en France*, tome 1, de Jean Maitron, Maspéro, 1975.
6. *Les Pardaillan*, de Zévaco, Fayard, 1907. Dans une scène intitulée «Le siège du Marteau-quin-cogne» (Livre de Poche, pp. 398-99), on trouve cette parodie du Fort Chabrol: «*Barricadons! fut le vieux Pardaillan. Les tables, les escabeaux s'entassaient à l'intérieur, devant la porte. Du général, les coups devenaient furieux [...] Une clameur terrible retentit, la porte était enfoncée: gardes et gens de guet, pêle-mêle, repoussaient les obstacles accumulés [...] une marmite d'huile bouillante fut traînée au bord du trou [...] En vingt secondes, la salle du bas était vide*». Un escrivain-forcené parmi tous ceux qui peuplent les romans de cape et d'épée du feuilletoniste anarchiste. D'autre part, Zévaco fut directement mêlé aux suites du Fort Chabrol. Pendant le siège, il fut un temps directeur du *Journal du Peuple*, organe des libertaires dreyfusards — suite à l'arrestation de Sébastien Faure au cours d'une manifestation anti-guériniste — journal où il transposait la vindicte anti-juive en diatribes anti-«jésuites».
7. L'affaire défraya la chronique judiciaire de l'année 1902. Comme dans l'affaire Liabeuf, il s'agissait d'un artisan «polisseur» amoureux d'une putain dite «Casque d'or», aux prises avec son souteneur. Une «revue de caf'conc'» intitulée *Casque d'Or* fut présentée aux Bouffes du Nord juste après le procès.
8. *Les Pieds Nickelés* de Louis Forton parurent en feuilleton dans *L'Épatant* à partir du 8 juin 1908. Narrant les aventures de trois lascars paresseux et voleurs, Filochard, Croquignole et Ribouldingue, Forton innove et insère la première triade criminelle dans des imageries d'Épinal. C'est la première bande dessinée. Dans *Les Aventures des Pieds Nickelés* (1908-1912), Paris, Éd. Azur, 1965 (pp. 102-104), on trouve ce curieux épisode: «*Ah! les potes... vingt-deux! C'est les pèlerins et le quart-d'œil qui ranquillent ici... grouillons-nous d'boucler la lourde et barricadons-nous [...] Sur le comptoir, barricadant l'entrée, ils avaient empilé des chaises, des caisses [...] "enfonchez la porte" commanda le magistrat à deux de ses agents [...] tandis qu'à l'intérieur le quatuor s'en donnait à cœur joie: "mort aux flics" [...] un piquet d'infanterie s'approchant du chalet, le commissaire invita les assiégés à sortir. Mais les assiégés apostrophèrent le guignol: "On s'en fiche, nous avons bêtez de bombes et si on nous enquiquine nous faisons sauter le bazar et toute la 'society' avec nous. À bon entendeur salut!" [...] Le commissaire, sur une dernière sommation, avait demandé à ce que l'on pointât une pièce d'artillerie sur le chalet. Le coup partit. Hélas la cage était vide*» Bonnot prophétisé dès 1909.
9. Pierre Monnier confirme que Céline a lu ces deux livres: *Les Anarchistes* d'Alain Sergent, Paris, Chambriand, 1952, *Les Terribles* d'Antoinette Peské et Pierre Marty, Chambriand, 1951. De cet autre triptyque de forcenés (Lupin-Fantômas-Chérifibi) on dira deux mots: Lupin est le forcené-aristo que nul limier n'arrive jamais à cerner, Fantômas est le forcené-masqué caché dans les égouts de Montmartre et prêt à faire sauter toute la Butte dans un de ses plus célèbres épisodes, Chérifibi est le très classique forcené-forçat, sans cesse assailli dans ses repères par des hordes policières.

10. Cet effet de clôture se retrouve dans les *Souvenirs sans fin*, deuxième époque (pp. 277-78) d'André Salmon : «Liabeuf !... le dernier éclat de Séverine, égérie de Jules Vallès... et la guerre qui venait [...] qui allait refaire de nous des soldats...» De même dans les *Souvenirs littéraires* de Leon Daudet (Grasset) : «J'ai assisté à la prise et à la mort tragique de Bonnot [...] j'ai vu des centaines de gardiens de la paix et les hurlements barbares de la foule [...] je sortis de là abruti d'horreur et de dégoût». Le chapitre qui suit ces derniers mots est, sans autre transition, consacré à la guerre de 14-18. De même dans les *Mémoires d'un révolutionnaire* de Victor Serge (Point-Seuil, pp. 33-35) : «Le cas Liabeuf fut une bataille sociale étrange et sauvage. Elle préluda à quelques autres drames [...] je crois que l'historien n'en pourra pas ignorer la signification [...] ce fut une manifestation extraordinaire qui fit date pour moi, comme pour Paris tout entier.»

11. Numéro spécial de *Crapouillot* de janvier 1938 consacré à *L'Anarchie*, par Victor Serge, Alexandre Lacroix et Jean Bernier. En deuxième page : un dessin de Stéinlen montrant un homme au sol, lynché par une foule en transe. Page 21 : un dessin représentant «la révolte des anarchistes au bagne en 1894». Pages 36 et 37 : deux photos du siège des anarchistes cambrioleurs qui eut lieu à Londres fin décembre 1911, et cet extrait d'un article de Mussolini dans *Pagine Libere* de janvier 1911 : «Ils étaient donc anarchistes. Ils haïssaient la propriété parce qu'elle rend irrémédiable l'antagonisme d'individu à individu». Page 39 : deux photos du «siège de la retraite de Bonnot à Choisy-le-Roi»

12. Dans *1900* de Paul Morand (Éditions de Paris, 1931, pp. 38-39), on trouve un résumé de l'atmosphère ambivalente qui régnait autour du Fort Chabrol : «À bas l'Armée !, crie un jeune anarchiste italien tirant des coups de revolver. Et Guérin fait pleuvoir des briques». Morand cite d'ailleurs avec amusement un article de Jean Lorrain sur les amis de Guérin : «Gueules d'anarchos, tous de quinze à vingt ans... j'ai vu la racaille des argastules, les bas-fonds des maisons centrales...». Dans le même ordre d'idées, on signalera que dans le numéro du 14 janvier 1911, *La Guerre Sociale* faisait sa une sur les forcenés londoniens de Sidney Street avec ces mots : «Le Fort Chabrol de Londres !...».

13. Tous les faits d'armes anarchistes, de 1883 à 1912, connaîtront leurs défenseurs d'extrême-droite. Drumont défend Vaillant dans *La Libre Parole* de 1893. Barrès dit «éprouver une sincère fraternité pour un malheureux de sa race» après avoir vu guillotiner Émile Henry.

14. Ce statu quo idéologique de l'antisémitisme peut aussi s'interpréter comme un retour aux sources d'un préjugé xénophobe qui, dans les années 1870-80, se décalait aussi bien à gauche qu'à droite. Guérin, comme le marquis de Morès, furent ainsi, avant l'affaire Dreyfus, de curieux hybrides politiques «De fréquenter les anarchistes et les fossiles du blanquisme, de se mêler aux syndicalistes du chemin de fer auvéolait Guérin d'un prestige suffisant pour laisser croire au duc d'Orléans qu'il avait le pouvoir de mobiliser la populace en faveur du Roy» (*Histoire anecdotique de la Belle Époque*, p. 201).

15. Eugène Vigo, dit Miguel Almareyda (1883-1917), d'origine italienne, père du cinéaste Jean Vigo, pamphlétaire antimilitariste, fut avec Gustave Hervé un défenseur acharné du cordonnier assassin. Il fit paraître pendant l'affaire Liabeuf les résultats de sa propre enquête sous le titre «Les Apaches des mœurs», dans *La Guerre Sociale*. Sa collaboration au journal antibelliste *Le Bonnet Rouge* provoqua un immense scandale pendant la guerre de 14. Condamné pour espionnage, la police mit en scène son suicide à Fresnes en août 1917.

Albert Joseph, dit Libertad (1875-1908), orphelin, handicapé des jambes, trimardeur, créateur du journal *l'anarchie*. Pamphlétaire acide, artisan de la «grève des gestes mutiles» et hédoniste rabelaisien, il fut l'un des héros décriés du milieu anarchiste individualiste, souvent dénoncé comme «mouchard». Tué au cours d'un combat avec la police rue du Chevalier-de-la-Barre en 1908, il demeura la référence obligée de tous les membres de la bande à Bonnot.

Victor Serge (1890-1947), anarchiste accusé de «recol d'armes volées» dans le procès de la bande à Bonnot, puis bolchéviste oppositionnel de gauche. Il fut, sous le pseudonyme du *Rétif*, un polémiste régulier du journal *l'anarchie* entre 1909 et 1912. Voir Victor Serge, *Le Rétif*, Librairie Monnier, 1989.

16. *Les Trafiquants de l'antisémitisme, la maison Drumont and Co*, Paris, Librairie Félix Juven, 1905.

17. Surnommé «le lion populaire des faubourgs» et le «grand plébéien sauveur», Guérin passait pour un agent de liaison entre l'aristocratie et le milieu ouvrier pour lequel il avait créé «une nouvelle bourse du travail» capable de tenir tête à la Bourse Socialiste, première ébauche du syndicalisme corporatif «jaune».

18. Les notions de «déclassé» et de «Cinquième État» furent, dans les années 1900, développées par Mécislas Golberg, littérateur et sociologue anarchiste, fondateur d'un «organe des sans travail» intitulé *Sur le Trimard*.

19. Emmanuel Berth, disciple de Sorel, écrivait dans le n° 3 des *Cahiers du Cercle Proudhon* (1913, pp. 76-77) : «Qu'il soit d'origine artisanale, agricole ou mondaine, l'anarchisme est toujours une protestation purement négative... réactionnaire, protestation de classes extracapistes et dont le capitalisme vient bouleverser la vie».

20. «La presse réactionnaire tente de faire accroire que l'apache Liabeuf a trouvé dans la classe ouvrière organisée des approbateurs de son acte», *L'Humanité* du 17 janvier 1910.

21. Élie Faure, dans une lettre à sa femme du 14 août 1899, écrit : «Nous sommes allés hier soir voir la maison des assiégés. Il faut avouer que ce Guérin est une escarpe d'assez haute allure. Hier, se passait dans un coin de Paris une scène renouvelée des querelles des Armagnac et des Bourguignons. Le Paris d'Étienne Marcel presque au vingtième siècle.» (Élie Faure, *Œuvres complètes*, tome III, J.-J. Pauvert, 1964, p. 962). Anatole France propose une autre comparaison : «Cela nous ramène aux mœurs de la Ligue», citation tirée de *1900* de Paul Morand (p. 40).

22. Dans *La Brinquebale avec Céline* (La Table ronde, 1969, p. 61), Mahé raconte : «Il voulait assister à une exécution capitale et connaissait mon amitié pour le jeune décorateur Guichard [...] neveu des frères Guichard, directeurs de la Police Municipale et de la Police Judiciaire, qui au temps de leur folle jeunesse, avaient intrépidement traqué la bande à Bonnot». L'imbrication anecdotique du rite de la décapitation et de l'évocation du forcené Bonnot prend ici un certain relief.

23. «Le Culte de la charogne», par Libertad, article paru dans *l'anarchie*, avril 1907, repris dans un recueil, *Le Culte de la charogne*, Galilée, 1976, pp. 83-88.

24. L'individualisme connu à partir de 1900 un essor considérable en France. Ses trois références obligées sont Stirner, Nietzsche et Ibsen. Mais on ne doit pas négliger, malgré le silence des historiens à leur sujet, les très nombreux disciples français de cette mouvance dissidente de l'anarchisme : Élie Faure, critique d'art, collaborateur nietzschéen des *Hommes du jour*, Zo d'Axa, directeur de *L'En-Dehors*, Victor Serge, Georges Darien, collaborateur à *L'Ennemi du Peuple*, Félix Fénéon, collaborateur à *L'En-Dehors*, Laurent Tailhade, poète symboliste et pamphlétaire, pour ne citer que les plus évidents.